

trompèrent point les gens éclairés. Ils démêlèrent sans beaucoup d'efforts que c'était un artifice du sénat romain pour perpétuer l'abaissement et la faiblesse d'un peuple malheureux, qui avait eu autrefois des prétentions à un premier rôle.

Quoique âgé de quatre-vingt-dix ans, Massinissa, qui avait conservé les forces et l'activité de la jeunesse, ne tarda pas à seconder la politique tortueuse de ses protecteurs. Il s'empara d'abord de ce qu'il assurait avoir été détaché de sa couronne, et bientôt après de tout ce qui pouvait lui convenir. Les Carthaginois, enchaînés par les entraves dont on les avait comme garottés, souffrirent long-temps en silence tant d'usurpations. La crainte de se voir dans peu réduits à leurs murailles les enhardit à la fin à porter leurs supplications à Rome. Ces plaintes n'y ayant pas obtenu l'accueil que les principes les plus relâchés auraient exigé, ils prirent les armes pour repousser un agresseur insatiable, et pour conserver un reste de territoire dont on ne les avait pas encore dépouillés.

C'était une contravention à la lettre du traité qui défendait à Carthage de faire la guerre sans le consentement du peuple romain; mais c'était le sénat lui-même qui avait rendu ce désespoir nécessaire dans la vue de justifier aux yeux des nations les atrocités qu'il méditait. Aussi la nouvelle des hostilités eut à peine passé les mers, que cinquante galères à cinq rangs, un nombre

prodigieux de vaisseaux de transport, quatre-vingt mille hommes d'infanterie et quatre mille chevaux, furent expédiés d'Italie pour l'Afrique.

Ces forces, les plus redoutables peut-être que l'ambition ou la vengeance eussent jamais rassemblées dans cette grande partie du globe, n'empêchèrent pas les consuls d'avoir recours aux ruses les plus coupables. Ils commencèrent par demander des subsistances pour leurs troupes. Il fallut leur livrer ensuite les galères à trois rangs de rames. Quelques jours après, toutes les machines de guerre furent exigées. Plus tard ce fut une nécessité de porter au camp romain les armes offensives et défensives. Lorsque, sous le masque hypocrite d'un faux intérêt, ces sacrifices eurent été successivement arrachés, on ordonna à tous les habitans, sans exception, d'abandonner les tombeaux de leurs ancêtres, et d'aller chercher un asile où l'on voudrait les recevoir. Les larmes et les supplications des Carthaginois ne firent rien changer au système de destruction prononcé contre eux par une nation superbe qui n'avait rien conservé de sa vertu première. Ils étaient faibles, et leur faiblesse devait décider de leur destinée.

Carthage eut originairement des lois qui firent sa gloire et sa fortune. Des factions sans cesse renaissantes altérèrent avec le temps ces sages institutions, et conduisirent peu à peu l'état au bord de l'abîme. L'orgueil, la cruauté, la bas-

sesse, la lâcheté même des Romains, mirent fin à tous les partis. On jura avec transport que ces ennemis perfides seraient repoussés ou qu'on s'en-sevelirait sous les murs de la patrie. Cette union, quoique tardive, fit éclore des prodiges de valeur et de prudence. Des camps volans toujours en activité harcelèrent l'ennemi et lui rendirent les vivres difficiles. Il fut long-temps éloigné de la place par des sorties fréquentes et bien combinées. Lorsque Emilien eut surmonté ces puissans obstacles, il dut emporter l'épée à la main les murs, le port, la citadelle, les temples, les maisons des particuliers. Ce furent à chaque pas des combats sanglans qui lui coûtèrent le tiers de son armée. Ceux des soldats qui avaient échappé au glaive et à la misère se consolèrent de leurs fatigues et de leurs blessures par le riche butin qu'ils firent. Lui-même, selon les calculs de Pline, remit au trésor public trente-quatre millions de livres. Les citoyens qui avaient survécu à leur désespoir furent envoyés à Rome et dispersés dans les différentes provinces d'Italie. La prise de Carthage arriva sept cent quarante-huit ans après sa fondation, et cent quarante-six avant le commencement de l'ère chrétienne.

La place était située au fond d'un golfe, dans une péninsule qui pouvait avoir quarante-cinq milles de circonférence. Elle occupait presque la moitié de cet espace, et avait été construite en grande partie sur trois hauteurs d'une élévation

médiocre. Un triple mur, d'une solidité remarquable, la défendait du côté du continent. Cette excellente fortification était appuyée de distance en distance par des tours encore plus épaisses et à quatre étages. Sous le plus bas étaient des écuries pour trois cents éléphans, pour quatre mille chevaux, et pour un plus grand nombre, si les circonstances l'eussent exigé. Au centre de la cité, et sur le plateau le plus exhaussé, était une citadelle nommée Birza, en état de faire une résistance opiniâtre, après même que la ville aurait été obligée de capituler.

Deux ports, l'un formé par la nature et l'autre creusé par la main des hommes, s'ouvraient dans la mer. La même entrée, large de soixante-dix pieds et fermée par de grosses chaînes, conduisait à ces belles rades. La plus étendue pouvait recevoir trois à quatre mille bâtimens de commerce, et leur offrait tous les chantiers, tous les magasins, tous les logemens, tous les vivres dont ils pouvaient avoir besoin. Celle qui avait des bornes plus étroites était réservée pour la marine militaire. Chacun des vaisseaux, chacune des galères qui la formaient, avait un abri sûr contre l'inclémence des saisons, et à côté ses armes, son équipement, ses subsistances. Une double barrière empêchait qu'on ne vît dans un port ce qui se passait dans l'autre, et tous deux avaient une porte particulière pour communiquer avec la ville.

L'opulence de Carthage porterait à penser qu'elle renferma dans son sein beaucoup de monumens dignes d'attention. Son indifférence connue pour les beaux-arts en ferait douter. L'histoire ne fait mention que de deux édifices, d'un goût pur, d'une grande magnificence, et qui durent être l'ouvrage des meilleurs artistes de la Grèce : une superbe galerie ornée de colonnes de marbre qui régnait autour du Cothon ou port factice, et un temple d'Apollon, où était adorée une statue d'or de ce dieu, qui pesait mille talens. Mais, quelque opinion qu'on veuille se former d'une cité qui avait long-temps balancé les destins de Rome, elle fut détruite de fond en comble, et il fut sévèrement défendu de jamais penser à son rétablissement.

Ce décret du peuple romain, accompagné d'horribles imprécations contre ceux qui auraient l'audace de le violer, n'empêcha pas le tribun Gracchus de conduire lui-même, vingt-quatre ans après, sur les décombres proscrits, six mille citoyens, qui y fondèrent la première colonie que la république eut envoyée hors de l'Italie. Quelles qu'en fussent les causes, le nouvel établissement n'avait pas dû faire de grands progrès, puisque Marius, assis sur ses ruines, se consolait de ses infortunes à la vue du sort d'une ville long-temps la première du monde.

Ce fut César qui, ayant poursuivi en Afrique les restes infortunés du parti de Pompée, fut,

selon Strabon et Plutarque, le vrai restaurateur de la rivale de Rome. Appien affirme de son côté que le temps manqua au dictateur pour l'exécution d'un projet qu'il avait extrêmement à cœur, et que ses vues ne purent être remplies que par Octave son fils adoptif. Quoi qu'il en soit, la nouvelle Carthage ne tarda pas à devenir la première cité de la région qui avait reçu autrefois ses lois, et la seconde même de l'empire.

A l'exception de l'Afrique proprement dite, où était le siège du gouvernement, et qui avait été entièrement subjuguée, la république, dont on allait occuper la place, n'avait guère étendu sa domination que le long des côtes et sur les rades qu'elle avait jugées devoir être utiles à sa navigation et à son commerce. Le vainqueur se contenta d'abord de ce qui avait appartenu à la nation qu'il venait d'exterminer; mais les contrées intérieures ne tardèrent point à tenter son ambition et à tomber sous sa puissance. La Barbarie fut alors partagée en provinces romaines.

Peut-être dans les premiers temps le pays fut-il plus heureux qu'il ne l'avait été sous d'autres dominations; mais ce bonheur, s'il exista, ne dura guère. L'empire eut le plus ordinairement pour maîtres des monstres altérés de sang. Des aventuriers, qui n'avaient d'autre droit au trône que leur audace, remplacèrent ces tyrans. L'état fut ensuite morcelé et partagé entre des brigands obscurs, familiarisés avec tous les genres de

crimes. Les commandans chargés, durant ces fatales crises, du gouvernement de l'Afrique, se trouvèrent la plupart des hommes cruels et insatiables. Leur rapacité, leur inhumanité donnèrent lieu à des émigrations continuelles, à de fréquentes révoltes. Pourvu qu'ils envoyassent du blé à l'Italie, leur administration était toujours approuvée. Cette obligation cessa même dans les troubles civils et dans l'anarchie. Alors il n'y eut plus de frein. Dans ce désordre universel, les chefs se virent seulement contraints de partager le fruit de leurs brigandages avec les légions soumises à leurs ordres.

Les malheurs de la Barbarie étaient les malheurs des autres régions plus ou moins anciennement soumises à Rome. Toutes désiraient, toutes attendaient des libérateurs. Ils arrivèrent. Un colosse, qui de son poids avait écrasé l'univers entier, fut démembré au commencement du cinquième siècle par des peuples qui, durcis dans les âpres climats du nord, n'employèrent pour triompher que la férocité qui leur était naturelle. Les Alains, les Suèves, les Vandales, qui trouvaient dans les Gaules une résistance à laquelle ils ne s'étaient point attendus, prirent en 409 la route des Pyrénées, dissipèrent les troupes qui en gardaient les défilés, et après deux ans de combats se trouvèrent les maîtres absolus des Espagnes, qu'ils se partagèrent. La partie de cette riche péninsule, qu'on appelait alors Bétique, et

qui porte aujourd'hui le nom d'Andalousie, devint le patrimoine des Vandales. Une plus brillante proie s'offrit bientôt à leur ambition.

Valentinien III devint empereur d'occident en 425, et Placidie fut mise en possession de la régence, que l'âge de son fils devait rendre longue. Cette sage princesse n'oublia pas que le comte Boniface avait conservé l'Afrique à l'état, et l'y renvoya avec un pouvoir sans bornes. Aétius, un des plus grands capitaines de son temps, offensé de tant de faveurs, réussit à rendre son rival suspect, et lui fit ordonner de venir à la cour rendre compte de sa conduite, tandis que, par une double trahison, il écrivait à l'accusé qu'il était perdu s'il paraissait à Rome. Le cœur du gouverneur de la Barbarie avait été pur jusqu'à cette époque. Les soupçons injustement formés contre lui ne firent qu'ébranler sa foi. Ce ne fut qu'après qu'on eut envoyé de grandes forces pour le combattre qu'il invita les Vandales à venir partager avec lui les provinces confiées à sa vigilance.

Ces vagabonds, sortis avec les autres Goths de la Scandinavie, occupèrent d'abord les contrées aujourd'hui connues sous les noms de Meckelbourg et de Brandebourg. On les vit s'avancer jusqu'au Rhin du temps d'Auguste. Tibère et Drusus les repoussèrent au-delà du Danube, d'où ils se répandirent jusqu'au Caucase. Les plus entreprenans d'entre eux se portèrent

depuis dans les Gaules, et des Gaules en Espagne.

Cette nation ne formait alors qu'une population peu nombreuse, et n'avait guère que vingt-quatre ou vingt-cinq mille hommes en état de porter les armes. Tout s'embarqua en 428 pour l'Afrique et y aborda sans accident. L'arrivée de ces auxiliaires causa un chagrin extrême à Boniface, dont l'innocence avait été reconnue, et qui s'était réconcilié avec ses maîtres. Les trésors qu'il offrit à ses alliés pour les engager à repasser les mers furent repoussés avec indignation, et il fallut recourir à la violence pour les y contraindre. La guerre et les négociations tournèrent contre les Romains. Des défaites réitérées les contraignirent d'abandonner pour toujours une région dont la conquête avait coûté tant de sang à leurs aïeux.

Genseric, ce chef des Vandales, qui avait conduit toutes ces opérations, ne vit pas plus tôt le sort de son armée assuré, sa propre domination solidement établie, qu'il se livra à sa haine pour une nation qui depuis si long-temps opprimait le globe. Son désir le plus ardent aurait été de faire oublier le nom romain. Il fallut se borner à détruire les trophées qui en pouvaient rappeler la gloire. Chemins, aqueducs, temples, statues, amphithéâtres, arcs de triomphe, tous ces monumens de génie, de goût, de puissance, n'offrirent bientôt plus que des cendres et des ruines.

Des scènes plus fâcheuses succédèrent à ces honteuses dévastations. A l'arrivée des conquérans, le pays jouissait d'une heureuse abondance : ils y portèrent le fer et le feu. Aucune partie de cette vaste et fertile province n'échappa à leur rage destructive. On arracha les vignes, on coupa les arbres, on détruisit les récoltes pour que ceux des citoyens qui s'étaient réfugiés dans de sombres cavernes, sur des montagnes inaccessibles, fussent privés de toute subsistance. Les prisonniers qui avaient quelque réputation de fortune furent surtout maltraités. Les cruautés les plus recherchées étaient mises en usage pour les forcer à découvrir leurs trésors.

Le prince et les soldats étaient ariens. Les chrétiens orthodoxes s'élevèrent contre cette secte avec une hauteur peu assortie à leur position. Les conquérans les proscrivirent, s'approprièrent quelques-unes de leurs églises, en détruisirent plusieurs, et destinèrent les autres à des usages plus ou moins profanes. On s'empara des vases, des ornemens, des livres religieux que renfermaient ces lieux sacrés. Tout ce que la piété avait prodigué de biens au clergé séculier ou régulier fut confisqué au profit du fisc. La prison, l'exil, les plus mauvais traitemens devinrent le partage de tous ceux des catholiques qui, par leur rang, leurs mœurs ou leurs lumières, pouvaient prendre quelque ascendant sur la multitude.

Malgré ces atrocités, les Vandales se seraient maintenus vraisemblablement en Afrique, s'ils eussent conservé l'esprit militaire que leur roi Genseric leur avait donné; mais cet esprit s'anéantit avec ce barbare, qui avait du génie. En moins d'un siècle les troupes qu'il avait menées de victoire en victoire perdirent, dans le repos, dans les plaisirs et dans la débauche, tout ce qu'elles avaient originairement d'énergie.

Cet état de dégradation était connu. Justinien, qui, malgré ses vices et son peu de mérite personnel, régnait avec une sorte de gloire, qu'il devait tout entière aux talens et aux vertus de Bélisaire, Justinien chargea cet homme immortel de réunir l'Afrique à l'empire, comme il y avait déjà rejoint d'autres provinces. Cinquante vaisseaux et cinq mille soldats furent les seuls moyens qui lui furent donnés pour une entreprise de cette importance. Son nom, sa valeur, son intelligence, ses qualités physiques et morales devaient lui tenir lieu des forces que l'épuisement du fisc n'avait pas permis de lui fournir. Les espérances qu'on avait fondées sur un caractère dont la plus affreuse tyrannie n'avait pu diminuer l'élévation ne furent point trompées. Une région, dont l'acquisition avait coûté tant de sang et tant d'efforts à l'ancienne Rome, fut soumise aux empereurs d'Orient en quelques mois. Le vainqueur rentra dans Constantinople avec toutes les richesses que les princes vandales

avaient pu accumuler pendant cent dix-sept ans, et traînant à son char de triomphe Gélimer, le dernier de leurs souverains. Malheureusement la conquête n'eut que peu de durée. Les grands hommes, qui peuvent former et mûrir une nation naissante, ne sauraient rajeunir une nation vieillie et tombée.

Quand le fondateur s'adresse à des peuples neufs, que la leçon du malheur a disposés à la docilité, il lui suffit de montrer l'image et le caractère de la bienfaisance, pour fixer leurs regards et s'ouvrir leur cœur. Le premier avantage dont il les fait jouir inspire de la confiance en sa personne, donne de la force à ses conseils. On est bientôt forcé de lui reconnaître une grande supériorité de lumières. Il prêche la vertu, qui sera toujours d'autant plus impérieuse, que le disciple sera plus simple. Il ne lui est pas difficile de décrier le vice, dont le vicieux est la première victime. Il n'attaque de vive force que les préjugés qu'il se promet de renverser; il emploie la main du temps à couper la racine des autres, et l'ignorance, qui ne saurait démêler le but de ses projets, lui en assure le succès. Sa politique lui suggère cent moyens d'étonner, et il ne tarde pas à obtenir de la vénération. Alors il commande, et ses ordres seront assurés, selon les circonstances, de l'autorité du ciel. Il est grand-prêtre, législateur, pendant sa vie; après sa mort, il a des autels, il est invoqué comme un dieu.

La condition du restaurateur d'une nation corrompue est bien différente. C'est un architecte qui se propose de bâtir sur une aire couverte de ruines. C'est un médecin qui tente la guérison d'un agonisant. C'est un sage qui prêche la réforme à des endurcis. Il n'a que de la haine et des persécutions à attendre de la génération présente. Il ne verra pas la génération future. Il produira peu de fruits avec beaucoup de peine pendant sa vie, et n'obtiendra que de stériles regrets après sa mort. Il semble qu'une nation ne se régénère que dans un bain de sang. C'est l'image du vieux Eson, à qui Médée ne rendit la jeunesse qu'en le dépeçant et en le faisant bouillir. Quand elle est déchue, il n'appartient pas à un homme de la relever. Ce ne peut être que l'ouvrage d'une longue suite de révolutions. L'homme de génie passe trop vite et ne laisse point de postérité.

Avant de quitter l'Afrique, Bélisaire s'était occupé en homme d'état du soin de donner de la solidité à sa conquête, et en homme de bien du bonheur des peuples qu'il venait d'assujétir. Sa disgrâce empêcha que les principes militaires, que ceux d'administration qu'il avait établis, prissent aucune consistance. La nouvelle acquisition fut constamment livrée à des hommes corrompus, qui, sous le nom de préfets, se permettaient autant d'injustices que de vexations, et plus de cruautés qu'on ne saurait dire. Tant

d'entreprises contre les droits du citoyen étaient autorisées, ouvertement ou en secret, par une cour sans mœurs, qui ne rougissait pas de partager, avec des brigands, les dépouilles de ses malheureux sujets. L'oppression, dit Procope, avait dévasté le pays au point qu'on pouvait y voyager plusieurs jours de suite, sans y rencontrer un seul habitant. Le prince et ses agents étaient également en exécration. La révolte suivait souvent les murmures. Des séditions répétées semblaient appeler un conquérant; il se montra.

L'empire d'Occident n'était plus. Des nations barbares s'en étaient partagé les provinces, et y avaient établi des gouvernemens plus ou moins vicieux. Celui d'Orient existait encore, mais dégradé par des troubles civils et religieux de tous les jours; par l'ascendant qu'on avait laissé prendre à des pontifes orgueilleux et intolérans; par des pratiques superstitieuses qui tenaient lieu de toutes les vertus; par des trahisons, des empoisonnemens, des assassinats aussi familiers aux conditions élevées que dans le peuple; par des mœurs basses et honteuses dont aucun écrivain fidèle aux bienséances ne se permettrait les dégoûtans détails. Le trône n'avait point de base. Des mains obscures s'arrachaient perpétuellement le sceptre. L'état n'avait pour défenseurs que des étrangers. C'était avec des tributs qu'on éloignait des frontières des voisins inquiets.